

À quand la fin des guerres de drapeaux entre Québec et Ottawa ?

Michel Bolduc

Le fleurdelisé, le drapeau québécois, a eu cinquante ans le 21 janvier dernier. Les Québécois ont beau avoir leur drapeau, ils ne sont toujours pas maîtres chez eux. La preuve : les libéraux fédéraux viennent maintenant dicter aux Québécois comment dépenser leur argent. C'est ainsi que Jean Chrétien annonçait en décembre dernier que son gouvernement s'appropriait à réinvestir une partie des fruits de la lutte fédérale au déficit. Le hic, c'est que certaines de ces nouvelles enveloppes budgétaires seraient accordées dans des domaines de juridiction provinciale, ce qui a provoqué la colère des provinces. Cependant, quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre quelques jours plus tard que tous les premiers ministres provinciaux, à l'exception de l'irréductible

Lucien Bouchard, étaient parvenus à une entente avec Ottawa.

Notre Lulu national se débatta tout seul dans les eaux froides du canal Rideau

À ceux qui accusent Lucien Bouchard de n'être qu'un petit « politicien » dont les obsessions idéologiques souverainistes vont coûter encore une fois très cher au peuple québécois, je rétorque qu'en y regardant bien, c'est précisément à deux problèmes majeurs avec le fédéralisme canadien que s'en prend Lucien Bouchard dans sa croisade contre le gouvernement fédéral. C'est-à-dire aux dédoublements de programmes fédéraux-provinciaux et à la question de la distribution des pouvoirs.

Comment expliquer aux contribuables canadiens qu'Ottawa peut maintenant, grâce à sa saine gestion des de-

niers publics, créer de nouveaux programmes dédoublant ceux qui existent déjà au niveau provincial ? Pourquoi, nous dirait tout Canadien sensé, ne pas plutôt investir cet argent là où les besoins se font les plus criants, en éducation et en santé par exemple. C'est précisément là où les gouvernements provinciaux ont dû couper, en grande partie en raison de la diminution des paiements de transfert fédéraux, diminution qui a servi à éponger le déficit fédéral ? Bref, pourquoi le gouvernement fédéral ne remettrait-il pas directement cet argent aux provinces qui pourraient alors l'administrer selon leurs besoins respectifs ?

Les premiers ministres provinciaux, à l'exception de Lucien Bouchard, se sont montrés en bout de ligne plus soucieux de tirer profit du capital politique que pourrait leur procurer ce baume auprès d'un électoralat accablé

par les coupes budgétaires — électoralat qui a peut-être au fond peu d'intérêt quant à la provenance de cet argent, pourvu qu'il leur parvienne — que de se livrer à de légitimes chicanes sur thème de juridiction provinciale-fédérale.

Il faut bien jouer la « game » politique

Bien sûr, Lucien Bouchard, en tant que chef d'un parti souverainiste, n'avait guère d'autre choix que de refuser l'argent d'Ottawa. D'une part, cela aurait été renier la doctrine du Parti Québécois que de laisser les libéraux fédéraux s'immiscer dans des plates-bandes de juridiction provinciale. Cela aurait été aussi à l'encontre des précédents historiques en matière de lutte québécoise pour la reconnaissance des

pouvoirs provinciaux. Déjà en 1898, le Québec affirmait son caractère distinct en étant la seule province à voter non lors d'un référendum sur la prohibition de l'alcool, et ce, parce que l'Église, qui « régnait » sur le Québec à l'époque, s'opposait à l'intervention d'Ottawa dans un domaine qui lui appartenait ; la morale publique. Maurice « le Noblet Duplessis », celui-là même qui donna aux Québécois leur drapeau. Bien qu'il ne fut pas un souverainiste, il dénonça vigoureusement le refus du gouvernement fédéral de céder le pouvoir de lever des impôts que les provinces lui avaient consenti jusqu'à ce que la guerre soit finie, allant même jusqu'à refuser l'argent d'Ottawa.

Par ailleurs, c'est à se demander jusqu'à quel point Jean Chrétien n'a pas cherché avec cette annonce à donner

suite en page 2

L'amour Bancaire

Étienne Bienvenu

Vendredi dernier (le 23 janvier), Matthew W. Barrett, président de la Banque de Montréal et John Cleghorn, son homologue de la Banque Royale, ont annoncé leur projet de fusion des deux entreprises. Cette nouvelle banque « Royale de Montréal » ou « du Mont-Royal » deviendrait ainsi la dixième banque en importance en Amérique, et la 22ième au monde. Sans vraiment faire le poids contre des monstres tels Lloyds TSB Group ou la Banque de Tokyo-Mitsubishi, elle sera tout de même comparable à la Deutsches Bank.

Magnifique. Sublime. Le Canada est enfin « s'a map ». Mais est-ce que tout ça est bien positif pour nous ? En décembre 1996, Paul Martin, ministre des finances, a mis sur pied un groupe de recherche sur l'avenir des secteurs financiers canadiens, dans le but de conseiller le gouvernement sur des mesures à suivre pour mieux adapter le système bancaire canadien à la réalité mondiale.

On sait que le système bancaire canadien est lié à une série de lois et de mesures qui protègent les banques canadiennes de la concurrence mondiale sur notre territoire. De ce fait, il est à toute fin pratique impossible pour une banque étrangère d'ouvrir une succursale en nos contrées glacées et lointaines, car toute banque doit être financée à 90% par du capital canadien.

Le but du groupe de travail de M. Martin est justement de déterminer si cette réalité est toujours à l'avantage des Canadiens, ou si cette chasse gardée n'est pas devenue, au fil des ans, une sorte d'oligopole à six banques qui peut se permettre de s'en mettre plein les poches sans souffrir de la compétition étrangère.

C'est donc en réaction aux changements possibles et à une invasion éventuelle du marché canadien par les titans nippons et américains que la première et troisième banque du pays projettent de fusionner.

Qui veut la paix prépare la guerre. Matthew Barrett a résumé la situation en déclarant que les deux banques « ne tenaient pas à être la quincaillerie du coin qui attend que Home-Depot l'oblige à fermer ». Pour M. Cleghorn, cette fusion est une « réponse « made in Canada » à la mondialisation de notre industrie. Nous pensons que c'est une bonne nouvelle pour le Canada ».

Tout cela semble bien beau, mais on peut douter des loyales et patriotiques paroles de ces deux banques. En effet, le gouvernement fédéral n'a rien décidé encore au sujet de changements possibles du système bancaire canadien, d'autant plus que l'étude commandée ne sera complétée qu'en septembre prochain.

Pourquoi alors tant d'empressement, de projets de fusion, d'appel au patriotisme financier ? Il semble bien évident, en effet, que cette fusion a pour but d'accélérer l'ouverture du

marché canadien, et à forcer le gouvernement à laisser le marché se mondialiser. En effet, suivant cette fusion, la Banque du « Mont-Royal » deviendrait deux fois plus puissante que la CIBC, deuxième banque du pays. D'autres fusions suivraient sûrement, et le Canada se retrouverait avec deux ou trois immenses banques, forçant ainsi le gouvernement à maintenir un niveau de compétition minimum en ouvrant le marché canadien.

Le paysage financier canadien est donc entré dans une phase de profonds changements. La mondialisation bancaire nous guette, chers amis, et il n'est pas évident que les canadiens vont vraiment en profiter autant que ce que les grands financiers canadiens voudraient nous faire croire. Par contre, il est fort possible que la hausse des frais qui font la fortune de nos banques en ce moment soit ralentie ou même stoppée par de nouveaux joueurs mondiaux. On peut même espérer voir les banques se livrer une guerre de promotion et de rabais comme on a pu le voir suite à l'ouverture du marché des appels interurbains. Qui sait, l'argent va peut-être cesser de disparaître magiquement à chaque fois que l'on va retirer 20\$ au guichet.



Sommaire

ÉDITORIAL: Mozarts Assassinés p. 3

CULTURE: Trainspotting, Fassbinder, danse-cité et l'exposition hantée p. 4 et 5

COMMENTAIRE: Les Rois maudits p. 2

NOUVELLE: Le cinquantenaire de la fleur de lys p. 8
Dolly, la star-brebis p. 6

COLONNE: Scandale Clinton p. 8



Suite de la page 1

un petit coup de pouce au pathétique Daniel Johnson à l'approche des prochaines élections québécoises. D'une part, en démontrant aux Québécois combien ils bénéficient de leur présence au sein de la Confédération, et d'autre part, en plaçant Lucien Bouchard dans la fâcheuse position de celui qui ose refuser de l'argent alors que le Québec croule sous les compressions budgétaires. Jean Chrétien avait déclaré avant sa réélection, lors du débat des chefs notamment, que la lutte au déficit devait se poursuivre et qu'il n'était pas encore temps de réinvestir dans les programmes sociaux comme l'exhortaient les leaders du Bloc Québécois et du NPD ou encore d'abaisser les impôts comme le prônaient les conservateurs et les réformistes.

Lucien Bouchard risque gros en jouant la carte de l'autonomie provinciale compte tenu du mécontentement

populaire provoqué par les coupes budgétaires. Le gouvernement péquiste, soucieux de ne pas perdre ses appuis politiques, a d'ailleurs essayé de se montrer conciliant. Par exemple, Lucien Bouchard a fait volte-face en affirmant que Québec s'entendrait avec les chercheurs auxquels le gouvernement fédéral offrait des subventions, et ce, après avoir clamé bien fort que toute aide leur serait coupée s'ils osaient accepter le nouvel argent d'Ottawa.

Les Québécois se souviendront-ils cette fois... à moins qu'ils n'aient déjà oublié?

La croisade de Lucien Bouchard contre l'incursion d'Ottawa dans des champs de compétence provinciale fait ressortir deux importants problèmes avec le fédéralisme canadien, problèmes particulièrement gênants à une époque où l'argent se fait rare: les doublages de programmes fédé-

raux-provinciaux et la question de la distribution des pouvoirs. Mais c'est tout de même un pari risqué qu'a été forcé de prendre le chef du Parti Québécois avec son électeur. Et ce n'est vraisemblablement que lors des prochaines élections provinciales ou peut-être même lors d'un prochain référendum que l'on connaîtra les résultats de cet autre épisode de guerre de drapés. Alors pourrions-nous déterminer ce qui, de l'insatisfaction populaire devant les coupes budgétaires ou de la démonstration de Lucien Bouchard de l'inefficacité du fédéralisme canadien et du manque de volonté d'Ottawa et des autres provinces à le réformer, aura pesé le plus lourd sur la mine du crayon de l'électeur québécois... celui-là même dont la mémoire courte est responsable du fait que le Québec soit toujours une province canadienne.

VICTOIRE!

Hier soir, le Board of Governors de McGill a finalement signé le fameux « McGill Agreement » permettant au McGill Daily français d'utiliser le nom de McGill et donc de poursuivre ses activités. Le contrat est valide pour une durée de cinq ans. La paix a été signée, vous allez cesser d'en entendre parler et pouvoir dormir sur vos deux oreilles. Nous aussi. Vous êtes la bonne étoile qui veille sur nous. À dans cinq ans!

Les Rois maudits

Jérôme Lussier

Deux nouveaux scandales ont frappé le monde occidental cette semaine. D'abord il y eut l'indignité horreur de savoir que Pierre Bourque, maire-souffre-douleur de la ville de Montréal, n'avait pas passé ses premières vacances depuis trois ans dans le sud, comme il l'avait affirmé aux journalistes, mais bien en Chine, où il aidait bénévolement à l'élaboration des florales de 1999. Puis, vendredi, on apprenait que sa sainteté Bill Clinton aurait eu une affaire avec une jeune stagiaire de la Maison Blanche, qu'il aurait incitée au parjure pour éviter des éclaboussures. Réflexion sur bourdes médiatiques.

La séparation entre vie publique et vie privée n'existe à peu près plus. On aime Lucien Bouchard parce qu'on se dit que Denise Bombardier, dont on connaît supposément le jugement, ne serait pas désespérément tombée en amour avec un twit. Puis on vote pour lui parce qu'il s'est fait couper la jambe, le pauvre, et qu'il mérite bien d'être élu. Jean-Louis Roux a perdu son poste de Gouverneur général parce qu'on le trouve un peu fendant, et qu'il a fait une gaffe à 18 ans. Clinton a fait celle de fumer un joint dans une manifestation (sans inhaler), et ça a failli lui coûter ses élections. Une chance qu'il joue du sax. On se dit que Pierre Bourque est un bon gars - voire même un philosophe - parce qu'il sait cultiver son jardin. Parizeau, ayant étudié à Londres, était probablement intelligent. Jean Chrétien est un bon Premier ministre parce qu'il est, avant tout, « un p'tit gars d'Shawinigan ». Quand Kim Campbell a gagné la course à la chefferie des conservateurs, son slogan était « Kim! », autrement dit, « Je suis une femme, votez pour moi! ». Malheureusement, dans la plupart des cas, pour les compétences, on repassera.

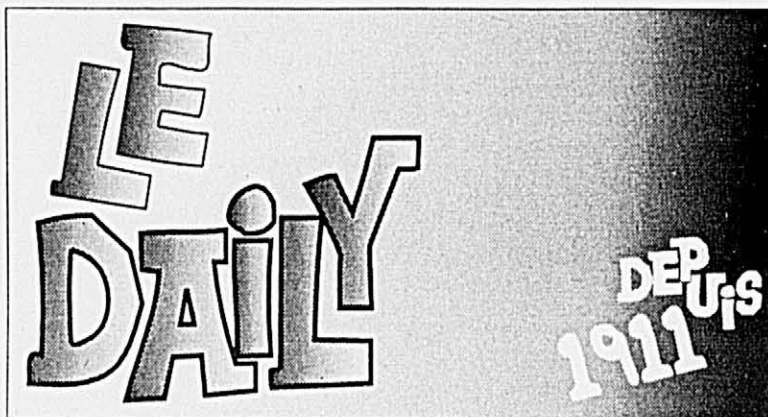
Les personnes mentionnées ci-haut ne sont pas imbéciles. Seulement, on semble s'intéresser davantage au feuillet de leur intimité, présente ou passée, qu'aux preuves concrètes

de leur intelligence et de leurs compétences. Le fait est que les électeurs se préoccupent souvent moins d'élire des dirigeants qualifiés que sympathiques ou « corrects ».

Comme le disait Diane Dufresne au sujet de Céline Dion: l'important, pour plaire, est d'être « gentille et dépourvue de personnalité ». Va pour une chanteuse. En politique, il faut, en plus de rallier tout le monde au vide de ses opinions, réussir le tour de force d'incarner 24 heures par jour un certain idéal moral, esthétique et même sportif. Les gens auront beau clamer leur démocratie sur tous les toits, ce qu'ils veulent, c'est encore un roi. Plus accessible soit, mais encore saint.

C'est ce triste état de fait qui donne lieu aux péripéties médiatiques des derniers jours (ou des derniers siècles). Bourque et Clinton - à des échelles différentes, faut-il le spécifier - ont tous deux paniqué face à leur hantise de voir leur image ternie par des révélations, somme toute anodines, sur leur vie privée. L'appréhension de ne pas se conformer au moule étroit que prescrit leur rang est si grande, que Bourque en vient à cacher qu'il est génie-horticulteur, et Clinton finit par contourner la justice pour cacher ce que bien des Américains le jalourent d'avoir fait. Avec le résultat qu'on connaît: une fois le maquillage évaporé, le scandale prend des proportions encore plus épouvantables.

Une morale pour l'histoire? Une chose au moins semble claire: les politiciens et leurs électeurs sont pris dans un cercle vicieux. Forcés, pour être élus, d'être strictement et moralement banals, les politiciens se doivent de dissimuler les aspérités de leur caractère, au risque de se voir reprocher ces cachotteries. On demande l'impossible, et on condamne l'échec. Et puisqu'on ne peut s'attendre à voir la population changer ses moeurs électorales du jour au lendemain, la balle est dans le camp des candidats. Ce sont ces derniers qui devront les premiers oser être différents, et refuser l'inévitable « game politique ». Il ne faut que du courage. Hélas, la chose est rare.



Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP,
contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical
Dr Marvin L. Kwikko
Ancien président, Comité consultatif sur le
Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

ÊTES-VOUS UN DIPLÔMÉ EN SCIENCES, EN GÉNIE OU EN TECHNOLOGIE?

LE CAS ÉCHÉANT, LES TEXTILES SONT PEUT-ÊTRE LA SOLUTION POUR VOUS.

Le Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile - un partenariat syndical-patronal - vous invite à examiner un nouveau programme intensif de stages en gestion, d'une durée d'un an. Offert à Hamilton (Ontario), le programme est dispensé par le Mohawk College (Faculty of Engineering Technology) et par McMaster University (School of Business).

Ce programme de langue anglaise, qui doit débiter en mai 1998, vous offre:

- une éducation de classe internationale en techniques textiles;
- une formation globale axée sur les compétences en gestion;
- un stage de quatre mois en milieu de travail;
- un enseignement gratuit (pas de frais de scolarité);
- d'excellentes perspectives d'emploi à temps plein, bien rémunéré, après avoir suivi le cours avec succès.

L'industrie canadienne du textile est une industrie à haute technologie, très dynamique et très compétitive. Nous avons besoin de gestionnaires et de spécialistes possédant une solide formation et très motivés.

Si les textiles vous intéressent et si ce stage vous plaît, veuillez communiquer avec Gordon DiGiacomo ou Shirley McKey au (613) 230-7217 ou nous envoyer un courrier électronique à thrc@sympatico.ca. Vous pouvez aussi nous envoyer un fax à (613) 230-1270 ou nous écrire à l'adresse suivante:

Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile
66, rue Slater, bureau 1720
Ottawa (Ontario) K1P 5H1

Prière de visiter notre site Web à www3.sympatico.ca/thrc.



Textiles
Human
Resources
Council

Conseil des
ressources humaines
de l'industrie
du textile

ÉDITORIAL

Mozarts Assassins

« Le naturel des humains et des primates n'est pas de boire, manger et courir après l'orgasme mais de se surpasser. »

- Réjean Ducharme

Quand, à l'école secondaire, on invite des étudiants ayant bien assimilé la règle du participe passé à découvrir les romans de Balzac, on ne pratique ni discrimination ni élitisme : on tente d'adapter l'enseignement aux besoins de ceux qu'il sert.

Devant le projet d'une réforme importante dans le domaine de l'éducation, et faisant surtout face à de sévères contraintes budgétaires, le système d'éducation québécois vit une crise d'identité sérieuse. Plus que jamais s'impose la nécessité de clairement définir des priorités et surtout, les bonnes.

Pendant que le Ministère de l'Éducation cherche à se départir de certaines responsabilités bureaucratiques aussi lourdes que coûteuses, on s'inquiète de voir poindre à l'horizon de ce désengagement de nouvelles inégalités, une éducation à deux vitesses, la matérialisation d'une division de classes à l'intérieur même de l'antre du savoir. Dans son éditorial du 17 novembre dernier, Lise Bissonnette dénonçait la décentralisation suggérée par l'avant-projet de loi Marois, prétendant qu'avec elle, l'état québécois pourrait « céder aux pressions de parents nantis ou scolarisés qui brandissent le talent de leur progéniture pour décréter leur droit de s'éloigner de la plèbe ». Récemment, toujours dans Le Devoir (20 janvier 98, page B1), on s'interrogeait sur la notion de « douance » et la nécessité de répondre aux besoins des « bolles ». Nous voici donc face à deux enjeux bien différents : des inégalités sociales d'un côté, et la disparité des besoins des élèves de l'autre. Le point de vue de Mme Bissonnette tend à les lier au point de les confondre. Est donc suggérée l'abolition de toute forme de programmes dits « spéciaux » aux niveaux primaires et secondaires, pour contrer la première menace.

Bien évidemment, tout dépend de la vision qu'on se fait du mandat éducatif. Ce dernier paraît être double : d'une part la formation académique la plus complète pour préparer

l'avenir de toute une génération d'étudiants; d'autre part, une mission plus large et probablement plus abstraite : celle d'éveiller de jeunes esprits aux plaisirs de la connaissance tout en leur offrant la nourriture intellectuelle que leur appétit de connaître réclame.

Deux définitions, deux mandats complémentaires et essentiels. Le problème, c'est que la volonté d'égalité de Mme Bissonnette, aussi noble soit-elle, devient une obsession malsaine quand, pour répondre au premier mandat, on sacrifie l'essence du deuxième.

Mais attention, n'est-il pas nécessaire de bien distinguer le porte-monnaie de papamaman du potentiel de junior ? En effet, en suggérant de limiter ou abolir toute forme de programme spécialisé ou cours de type « enrichis », on dresse un rempart devant le plein épanouissement intellectuel sans pour autant régler le problème des inégalités socio-économiques. Sur un ton plus tragique qui pourrait décrire l'ampleur de ce désastre potentiel, on ouvre la porte à la petite histoire d'un Karl Marx assassiné qui, devant les limites imposées à sa curiosité, n'écrit peut-être jamais son oeuvre dénonçant les inégalités sociales. Karl Marx est mort depuis longtemps, mais l'image se veut ici révélatrice de l'absurdité de vouloir trop confondre richesse et culture.

Mme Marois, malgré tous ses torts sur d'autres chantiers, semble avoir compris l'importance d'une telle nuance en tenant compte des inégalités sociales et économiques dans la répartition financière des ressources entre les écoles. Voilà une solution clairvoyante, qui s'attaque directement au problème des inégalités sociales en milieu scolaire sans sacrifier le plein épanouissement du savoir. Dans la même veine, il serait judicieux d'encourager l'implantation

de cours et de programmes enrichis dans les écoles publiques de milieux défavorisés.

C'est justement parce que le besoin de telles initiatives se fait moins sentir dans ces écoles qu'il faut fournir un soutien gouvernemental plus imposant. Sinon, on assiste à une véritable éducation à deux vitesses, où le ou la jeune étudiant(e) en milieu défavorisé s'expatrierait le temps des cours dans les « beaux quartiers ». On finirait par retrouver de véritables écoles d'élite, tout en appauvrissant des institutions déjà plus difficiles à gérer.

Ces considérations peuvent, d'une certaine manière, trouver leur place dans le contexte des études collégiales et universitaires. Il est d'ailleurs plutôt ironique de s'attarder à ces questions à l'intérieur d'une université qui, en elle-même, symbolise les inégalités étudiantes. Une université où les recueils de textes se vendent tellement cher (parfois jusqu'à 10 fois le prix de l'UDM ou de l'UQAM) qu'ils finissent par limiter nos choix de cours ! Qu'on vienne nous faire croire que le fait de pouvoir se payer un recueil de texte à 80 balles sans broncher a quelque chose à voir avec l'intellect !

Pour contre-paraphraser Réjean Ducharme, cité plus haut, c'est justement parce que nous ne sommes pas des primates qu'il faut encourager les étudiants à se dépasser, au lieu de les maintenir emprisonnés dans ce qu'on appelle maintenant le « nivellement par le milieu ».

Isabelle Porter

McGill Daily

FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef

Jérôme Lussier / Maude Laparé

rédaction nouvelles

Étienne Bienvenu / Patrick Primeau

rédaction culture

David Groison / Isabelle Porter

mise en page

Étienne Bienvenu

Jérôme Lussier

correction

Marie-Christine Lalonde

collaboration

Karine Abadie

Christophe Pélissier

Félix Faucher

Gaëlle Le Breu

Nicolas Delerue

Michel Bolduc

dessinateur

Michel Hellman

LE MCGILL DAILY

coordination de la rédaction

Sonia Verma

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Loty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

Venez voir le merveilleux site du Daily français sur le web au <http://vub.mcgill.dailyfrancais>

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318

Erratum...

La rédaction du McGill Daily français tient à s'excuser des erreurs parues dans l'article *Comment lire le Daily quand il fait -30 degrés Celsius*. En effet, on a attribué à Loïc Bernard l'initiative du site web alors que c'était Magali Boisier qui avait fait les démarches pour mettre le Daily français sur le web. Toutes nos excuses à notre ex-rédactrice en chef.

Oups.

Nous vous présentons cette semaine le nouvel extrait de notre déclaration de principe, adopté lors de la dernière réunion du Daily français. Nous croyons que cette nouvelle formulation reflète mieux le contenu éditorial du journal, en plus de définir clairement la position du Daily français dans le paysage médiatique de McGill et d'ailleurs:

Le but fondamental du McGill Daily est de tenir lieu de tribune critique et constructive pour l'échange d'idées et d'informations sur des sujets qui concernent ou intéressent les étudiants de l'université McGill.

Depuis sa fondation en 1977, le McGill Daily français se veut également un journal progressiste, intéressé aux problèmes sociaux de toutes sortes, et préoccupé, dans la mesure du possible, de proposer des solutions réalistes. Alors que le progressisme de certains s'est graduellement associé à une forme de militantisme social, le véritable rôle de la presse étudiante nous apparaît plutôt être celui de critique ouvert et nuancé, dans une recherche constante d'objectivité.

L'université ayant toujours été féconde en idées nouvelles, le McGill Daily français veut avant tout donner une chance à celles-ci de s'exprimer, la réflexion sur le monde étant la principale richesse des étudiants. De plus, comme le Daily français est la seule voix francophone de McGill, il ne peut se confiner à un dogmatisme idéologique partisan: il doit être ouvert aux idées de tous les francophones.

Finalement, le Daily français ne disposant pas (encore !) des moyens techniques et financiers des grands journaux, il tire donc sa pertinence de sa couverture différente des événements médiatisés, et de son attention aux faits ignorés des grands médias mais d'intérêt pour les étudiants.

Trainspotting

Un vrai crisse de bon
show

DAVID GROISON

Trainspotting expose des réalités nues, brutes, celles de jeunes junkies, celles des shoots, des extases et des descentes en enfer.

La pièce est une succession de tableaux, de moments durs, de saynètes drôles, d'instantanés, comme autant de souvenirs, de bribes qui, une fois le trip passé, restent en mémoire. Il y a l'injection, l'extase. Il y a les angoisses. Il y a le corps décharné, le corps qui souffre et qui ne se contrôle plus. Il y a la vie qui passe et les héros qui la regardent passer. Il y a aussi, entre chaque scène, le noir et la musique techno, « speedante », angoissante, qui fait monter à chaque fois le malaise.

Ces tableaux ont tous en commun une certaine crudité. La réalité y est rapportée sans détours. C'est une vraie jouissance qui s'empare du corps des comédiens lorsque l'héroïne entre en eux. Ce sont des récits sans fard, bestiaux même, qu'ils livrent lorsqu'ils parlent de sexe. C'est un vrai corps malade, presque désossé, qui marche en souffrant lorsque la mort rôde.

Tout est, dans cette pièce, cru et direct. La mise en scène de Wajdi Mouawad d'abord. Les aiguilles rentrent dans la peau. Des mains cherchent une pilule d'opium au fond des toilettes. De la pisse tombe sur scène. Ensuite, les acteurs, tous plus ou moins inconnus. Les visages sont justes, qu'ils jouissent ou qu'ils souffrent. Les corps se crispent sous la douleur. Ils se tendent tout entiers, impatients, quand se prépare le prochain shoot. Hugues Frenette et ses salves de « Crisse, Câlisse, Tabarnack » et Miro lorsqu'il n'est plus que douleur sont particulièrement époustouflants.

Au service de cette crudité, il y a aussi l'éclairage, trois lampes à la lumière un peu glauque. Il y a le décor, un squat sombre et sale. Il y a le texte dont le directeur artistique du théâtre, Pierre Bernard, dit, en parlant de la version anglaise à laquelle il avait assisté : « Si je n'avais pas su ce que voulait dire fucking, je l'aurais appris ce soir-là ».

Trainspotting est donc le récit juste jusqu'à l'insoutenable (sans pour autant jamais tomber dans le facile, le larmoyant, le gratuit) d'une jeunesse qui n'ose même plus comme ses aînés crier « No Future » mais qui laissent leurs vies passer sous la bannière du

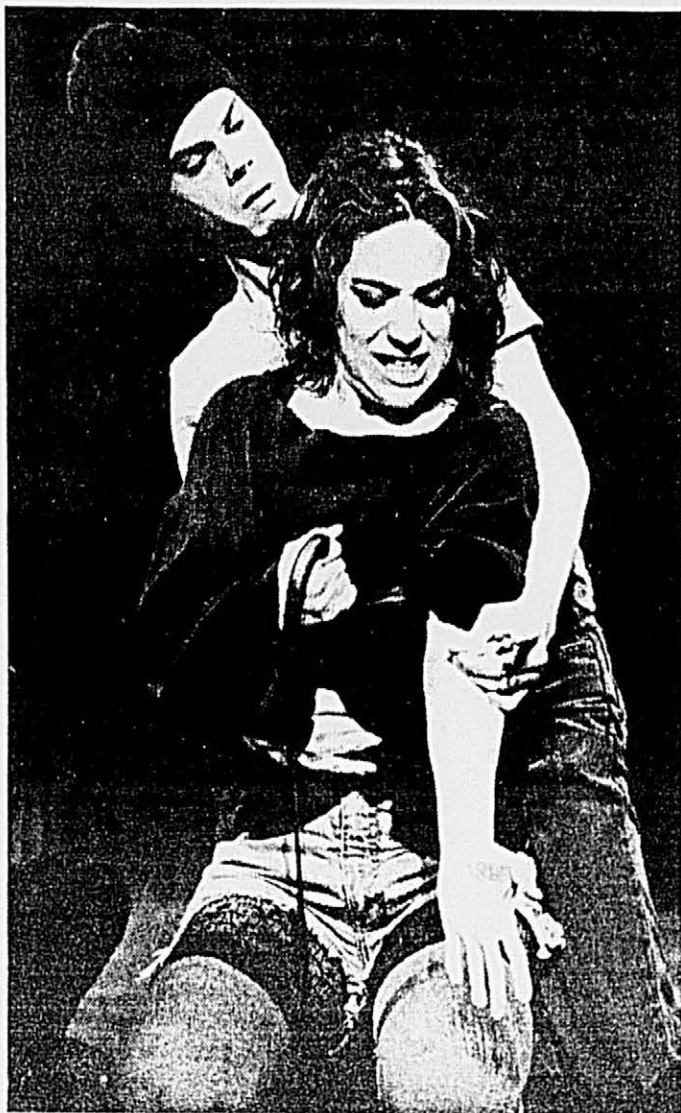


Photo: Lydia Pawelak

« No Present ».

Mais dire cela n'est pas tout à fait juste : de bannières, il n'y en a pas dans *Trainspotting*. Pas de slogan à hurler haut et fort, pas d'étendard à brandir, juste une humanité chaque jour un peu plus inhumaine. À chacun de trouver sa propre conclusion, car comme l'écrit dans son mot de présentation, Pierre Bernard : « Nous sommes exactement comme eux. En fait, pas tout à fait. Nous, nous avons seulement échappé à ce qu'ils sont, comme eux ont échappé à ce que nous sommes devenus ».

Trainspotting
Au Théâtre de Quat'Sous
100, avenue des Pins Est
Jusqu'au 7 mars.

GHOSTS:
l'exposition hantée

GAËLLE LE BREC

Une fois de plus, l'art contemporain surprend. *Ghosts*, la dernière exposition d'Edward Pien, présentée à la galerie Oboro, est un parcours à travers différentes salles. L'artiste vous invite à faire un voyage étrange et surprenant. Alors suivez le guide, ou le fantôme...

Pour entrer dans la première salle, il faut franchir deux seuils : une porte étroite d'abord, puis un voile transparent, histoire de vous rappeler que vous quittez vraiment la réalité pour entrer dans un nouvel univers, loin des préoccupations quotidiennes.

Le premier regard est aussitôt happé par ces ampoules nues qui tombent du plafond. Elles sont disséminées çà et là, à des hauteurs différentes, au hasard de la pièce. La lumière est crue et blafarde. Tout est calme (pour le moment). Le silence vous entoure.

Un bref regard circulaire vous fait réaliser : les fantômes sont là, tout autour, ils vous cernent. L'angoissante dimension d'Edward Pien prend forme. En approchant, vous découvrez d'étranges superpositions : les fantômes, créatures aux formes humaines, sont dessinés à l'encre sur des feuilles de papier de riz juxtaposées. En vous approchant encore un peu plus, vous commencez à saisir le processus. Des fantômes verts, tout droit sortis des mythes et des histoires chinoises, sont superposés à des fantômes noirs — deux visions qui se chevauchent et s'entrechoquent.

Les regards vides que lancent ces fantômes vous déstabilisent. Plus vous les observez, plus vous vous

temps qu'ils envoûtent.

Vous avancez timidement, voire craintivement. Mais la curiosité vous pousse à aller voir plus loin. Tiens, un rideau noir. L'exposition est-elle terminée ou continue-t-elle derrière ? Finalement, vous tirez le rideau. Et là, c'est la panique, le noir absolu. L'angoisse vous tord le ventre — envie de faire demi-tour, là, tout de suite, maintenant. Trop tard. Cette minute d'hésitation suffit pour vous faire affronter l'horreur. Dans un flash, un stroboscope soudain s'enclenche. Sur un mur, une scène de noyade surgit dans des éclairs de lumière crue. Des mains tendues, crispées, sortent de l'eau ; elles tentent d'échapper à des fantômes aquatiques. Vous faites face à un cauchemar.

Sortir, vite. Se retrouver dans le calme de la salle blanche. Mais, là encore, l'accalmie n'est que temporaire. Les feuillets de riz, à nouveau, s'envolent, comme des âmes.

Ce parcours joue sur la surprise et fait remonter les angoisses les plus profondes. Edward Pien présente ses fantômes comme « des métaphores sur le thème de la peur et de la vulnérabilité. » À la fois envoûté et effrayé par ces spectres, le spectateur se retrouve renvoyé face à ses propres fantômes. Que lire dans ces regards qui nous figent ? Haine, violence, souffrance ? Chaque nouvelle œuvre se charge d'interprétations différentes selon la personne qui la rencontre et s'y confronte.

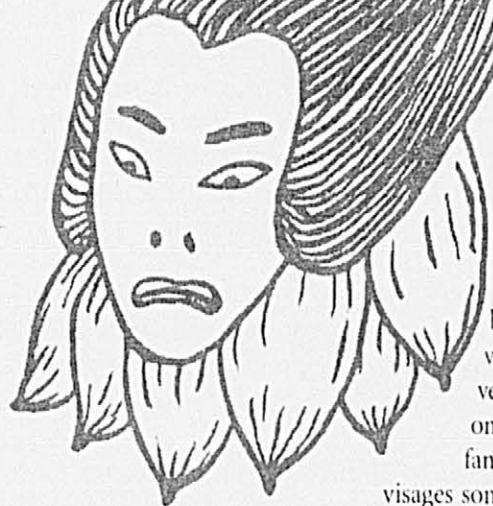
Dans le plus pur héritage de la calligraphie chinoise, Edward Pien choisit l'encre pour ses dessins. Mais c'est leur mise en scène dans l'espace qu'il recherche avant tout. Et il réussit. Le mélange de technique et de tradition picturale vous transporte. Que vous le vouliez ou non, il ne peut vous laisser insensible. Alors, si vos propres fantômes ne vous effraient pas, tentez le voyage et laissez-vous surprendre.

GHOSTS

Jusqu'au 15 février 1998

Galerie Oboro, 4001 rue Berri, local 301.

Rainer Werner Fassbinder en pleine insp.



Fantôme de la tradition chinoise

semblez les entendre — des cris déchirants venus d'un autre âge. Vous avancez timidement à travers la pièce, slalomant entre les ampoules.

Tout à coup, la lumière blanche disparaît. Tout devient vert. Au plafond, un ventilateur (clin d'oeil à la culture asiatique ?) s'enclenche brutalement. Les feuillets de riz s'agitent. Ils s'envolent dans un bruissement de papier froissé. L'air vous caresse le visage. Les fantômes verts, inspirés des mythes chinois, ont disparu... Demeurent, seuls, les fantômes noirs, plus humains. Leurs visages sont déformés par la souffrance, la maladie et la violence. Ils dégoûtent en même

Dreiundvierzig Filmen von Fassbinder

FÉLIX FAUCHER
KARINE ABADIE

L'univers Fassbindien

Écœurés d'entendre parler de *Titanic*, ce triste joyau de l'industrie mercantiliste hollywoodienne ? Eh bien, nous aussi ! Heureusement que la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le Goethe-Institut, continue sa plaisante initiative de présenter des rétrospectives de grands cinéastes allemands. En effet, on a eu droit à celle de Lubitsch en novembre et maintenant, c'est Fassbinder qui prend la relève. Qui peut se targuer d'avoir réalisé plus de 40 films (43 films pour être précis) en moins de 16 ans de carrière ? Vous l'avez dit : c'est Rainer Werner Fassbinder, cinéaste allemand qui a débuté sa carrière à la fin des années 60 et qui, malheureusement (ou heureusement ?), l'a terminée en 1982, alors que le terrassait un suicide, résultat d'un travail acharné et acharné, mélangé à un usage abusif de psychotropes. Malheureusement, parce que le tragique destin aura fauché un homme de cinéma en pleine possession de son art au point tel d'en être génial. Et heureusement, parce que cela lui aura peut-être évité de corrompre l'état de grâce atteint à la suite de son investissement total dans son oeuvre. Malgré une apparence débraillée que lui confère le port constant de lunettes fumées et de son éternel manteau de cuir élimé, Fassbinder reste un cinéaste sérieux et hyper-conscientieux. Comme quoi l'image du créateur et le créateur en tant que tel sont deux choses foncièrement différentes. Pour avoir pu réaliser autant de films en si peu de temps, son cinéma nécessitait une planification constante et complète qui ne laissait aucune place à une improvisation aléatoire.

Théâtre et cinéma fusionnés

Souvent comparés aux films de la Nouvelle vague française, tels que les premiers Godard ou Truffaut (*À bout de souffle* et *Les 400 coups*), ses premières oeuvres respirent la même nouveauté et la même vitalité. Mais il reste qu'elles sont organisées dans un environnement minimaliste qui fait un peu penser au théâtre, d'où l'importance que prend une mise en scène serrée. Par exemple, dans *Katzelmacher* (1969), on retrouve des séquences s'apparentant aux scènes théâtrales qui sont récurrentes tout au long du film. Ce phénomène est sûrement dû au fait que Fassbinder est issu du monde du théâtre. En effet, après avoir essuyé plusieurs refus à l'Académie nationale de théâtre de Berlin, il a fondé sa propre

compagnie, l'Antiteater, en 1968. Mais n'allez surtout pas penser que son oeuvre cinématographique se limite à un simple théâtre filmé. Il s'agit plutôt d'une fusion des deux formes d'art de laquelle émane une forte importance accordée à la mise en scène. Celle-ci s'est resserrée au fil des années et des films. Avec la série de films qui se sont succédés à un rythme d'enfer, p l u s

particulièrement dans les années 70, sa technique s'est raffinée pour enfin aboutir, en 1982, dans la réalisation de son dernier film, son chef-d'oeuvre, *Querelle*. Ce film à la mise en scène, à la scénographie et au scénario parfaits constitue la synthèse de tous ses films précédents. Le cinéaste porte à son apogée le maniement de la caméra pour finalement épouser totalement l'oeil et la conscience de Fassbinder.

Une thématique complexe et de contradictions

C'est à travers de films tels que *Prenez garde à la Sainte Putain* (1970), *Fear of fear* (1975), *Chinese Roulette* (1976) ou encore son chef-d'oeuvre *Querelle* (1982) - des titres de films que l'on doit avouer très évocateurs - que l'on peut découvrir la thématique constante de l'oeuvre Fassbindienne. Thématique complexe et contradictoire qui représente bien les fluctuations de l'âme humaine, elle exprime l'anarchie incommunicante, ce qui fait qu'on n'a pas de héros total, voire pas de héros du tout. Les personnages des films de Fassbinder sont cloisonnés dans leur univers propre et semblent incapables d'être congruents avec la réalité. « Mes personnages souffrent de leurs contradictions. Et ces contradictions sont en eux - ce qui m'intéresse, ce sont les hommes, non les modèles et les idéologies », dit Fassbinder. Cette analyse assez obscure (on s'en excuse) de l'univers cinématographique de Fassbinder ne fait que révéler sa vision du monde chaotique et tourmentée. Tourmentée, elle l'est bien évidemment par le passé de l'Allemagne nazie et le présent d'une Allemagne déchirée entre la honte et le remords. N'oublions pas que le cinéma de Fassbinder s'inscrit seulement 25 ans après la capitulation du IIIe Reich.

Le cinéma libre d'un être indépendant

Tous les films de Fassbinder respirent une volonté certaine d'indépendance, volonté d'échapper à des contraintes idéologiques, volonté de liberté, bref la simple volonté de faire un cinéma indépendant, libre de toute influence externe. C'est ce qui poussera Fassbinder à aller, comme l'ont fait ses compatriotes Wenders et Schlöndorff, voir du côté américain au début des années 80. Tentative nulle et déception totale, Fassbinder reviendra vite en Allemagne,

découragé par la machine hollywoodienne. Il se retrouve étranger dans un milieu qui, selon lui, ne génère plus la substantifique moëlle cinématographique nécessaire à son expression. Son cinéma ne peut se plier à rien, pas plus aux contraintes idéologiques qu'aux contraintes budgétaires. Il reste seul, le maître de son univers intime et extrêmement personnel.

L'oeuvre de Fassbinder reflète un sens aigu du cinéma. Elle vient renforcer l'affirmation,

l'inévitable constatation de Truffaut : « Le cinéma, c'est la vie. » Et en l'occurrence, la vie de Rainer Werner Fassbinder. Comme il le dit lui-même : « ... le sujet de mes films étaient, dans la majorité des cas, l'expérience du cinéma, ma propre expérience et celle des spectateurs. »

Cinémathèque québécoise ou au Goethe-Institut pour visionner ce qu'il reste de la rétrospective Fassbinder. Jusqu'au 19 février. Rens.: 842-9763.

Des créations originales chez Danse-Cité

GENEVIÈVE FORTIN

Beaucoup de gens reprochent aux compagnies de théâtre québécoises d'offrir peu de créations originales; en danse moderne, par contre, on déborde d'imagination. Pour sa seizième saison, la compagnie Danse-Cité présente quatre projets originaux, qu'elle classe dans trois volets différents de la création gestuelle. Ces projets inédits sauront combler tous les goûts : connaisseurs et néophytes trouveront chaussure à leur pied.

Dans le cadre du volet intégral, volet laissant carte blanche au chorégraphe, Michèle Rioux présente *Bastingué Bâtard* jusqu'au 31 janvier prochain. D'après l'extrait présenté en conférence de presse, on doit s'attendre à une production inspirée par l'Afrique. Le séjour de plusieurs mois en Côte-d'Ivoire de Michèle Rioux est probablement à la base de son inspiration. La chorégraphie prend en effet des airs de danse traditionnelle africaine,

sentiment accentué par la musique, principalement composée de percussions. Ce spectacle plaira certainement aux amateurs de danse nouvelle.

La liberté offerte à Catherine Tardif, qui s'inscrit dans le même volet, lui permet de nous offrir une production très surprenante. Elle a imaginé une chorégraphie mettant en scène des artistes qui ne sont pas du milieu de la danse. Ainsi, on retrouvera trois professionnels du monde du théâtre et de la musique dans un univers qui leur est, a priori, étranger. Éric Bernier, Julien Poulin et Jean Derome seront les vedettes de *Décorum*, qui prendra l'affiche en février. Par chacun des solos qu'elle a créés, Catherine Tardif a voulu transmettre son plaisir à « regarder l'humain danser ». Cette idée de

base, communiquée de façon très évidente, donne au public l'occasion de rire de lui-même, puisque le commun des mortels est ridicule quand il danse !

Le volet chorégraphique sera également un événement intéressant. Pour *Stillife, ça aussi, la vie*, deux chorégraphes ont bâti leur propre chorégraphie à partir d'idées de base proposées par le concepteur visuel Jean Gervais. Les extraits présentés laissent croire toutefois que les spectateurs auront droit à deux tableaux tout à fait différents. La vision de Jane Mappin s'est traduite en gestes brusques et saccadés. La trame sonore, la voix d'une femme s'exprimant dans une langue gutturale, soutient bien l'intensité des mouvements. La création de Roger Sinha est, quant à elle, beaucoup plus harmonieuse. Il y a davantage de communication et de complicité entre les danseurs, la grâce de l'ensemble permet d'ailleurs de mieux apprécier la puissance des mouvements et la force des danseurs. Ce spectacle, qui aura lieu en mars, sera l'occasion pour des spectateurs moins avertis de se découvrir un goût pour la danse moderne, puisqu'il combine deux visions et deux genres différents de danse.

Finalement, présenté en mai, le volet interprète laissera aux danseurs toute la place qui leur revient. Dans le cadre de ce projet ce sont les danseurs eux-mêmes qui ont choisi les chorégraphes avec qui ils voulaient collaborer, et non l'inverse. Le spectacle étant encore en préparation il est difficile de dire à quoi il ressemblera.

Il est important de rappeler que Danse-Cité offre des jeudis-causerie où, après les représentations du jeudi, le public a la possibilité de rencontrer les artistes. La compagnie présente également des répétitions gratuites à la maison de la culture Mont-Royal.

La saison 1998 de cette compagnie montréalaise s'annonce donc très prometteuse. Chacun des volets permettra de rejoindre différents publics. Même si elle bénéficie d'une moins grande couverture médiatique que d'autres formes d'expression culturelle, la danse moderne montréalaise est très vivante et débordante d'imagination.

Pour information : Danse-Cité 840, rue Cherrier, Montréal. Téléphone : 525-3595.





Dolly aura beaucoup de frères et sœurs, pour le meilleur et pour le pire !

NICOLAS DELERUE

Les scientifiques écossais qui ont cloné Dolly ont utilisé les mêmes techniques pour produire deux agneaux avec un gène humain. Plus proche de nous, un médecin américain a annoncé qu'il allait essayer de cloner des humains...

Vous vous souvenez probablement de la nouvelle qui est tombée avec fracas dans toutes les salles de presse au printemps dernier, réveillant nos craintes au sujet des manipulations génétiques : une brebis avait été clonée ! Cela a lancé dans de nombreux pays des débats passionnés sur la possibilité de cloner des humains et les risques que cela implique. Pour empêcher le clonage humain des groupes de pression ont demandé au gouvernement américain de faire une loi dans ce sens, et de nombreux pays européens ont signé un traité interdisant de tels actes.

Deux agneaux ont été « produits » avec des gènes humains pour lutter contre l'hémoglobine

Pendant ce temps à Edimbourg en Écosse les chercheurs de l'Institut Roslin continuent leurs recherches. Après avoir fait naître une brebis ayant exactement le même patrimoine génétique qu'une autre, ils ont tenté de modifier son ADN. Ils ont substitué un gène par un autre afin que le lait contienne désormais une substance qui permet de traiter l'hémophilie humaine.

Les résultats de ces recherches sont deux agneaux appelés Polly et Molly, nés l'été dernier. Ceux-ci seront matures en octobre prochain et l'on peut espérer qu'elles mettront bas et produiront leurs premières gouttes de lait dès février 1999. Les médecins espèrent extraire de ce lait la substance traitant l'hémophilie.

Ce travail des médecins nous permet d'espérer (ou de craindre) que très prochainement les médecins seront capables de modifier les

gènes des agneaux ou de d'autres mammifères pour leur faire produire des remèdes contre les maladies humaines.

Le professeur Seed espère parvenir à cloner des humains avant

1	'	a	n
2	0	0	0

Mais les résultats de l'institut Roslin ont aussi donné des idées à d'autres médecins à travers le monde et à Chicago le professeur Richard Seed a récemment déclaré qu'il avait l'intention de cloner des êtres humains. En utilisant la même technique que celle utilisée en Écosse, il espère parvenir à provoquer une grossesse chez une femme d'ici un an et demi.

Aux États-Unis, nombreux sont ceux qui espèrent que la tentative du

professeur Seed échouera, mais beaucoup de médecins pensent aussi que s'il échoue d'autres essaieront jusqu'à ce que l'un d'entre eux réussisse. Le professeur Seed n'est d'ailleurs pas un nouveau venu dans le domaine des

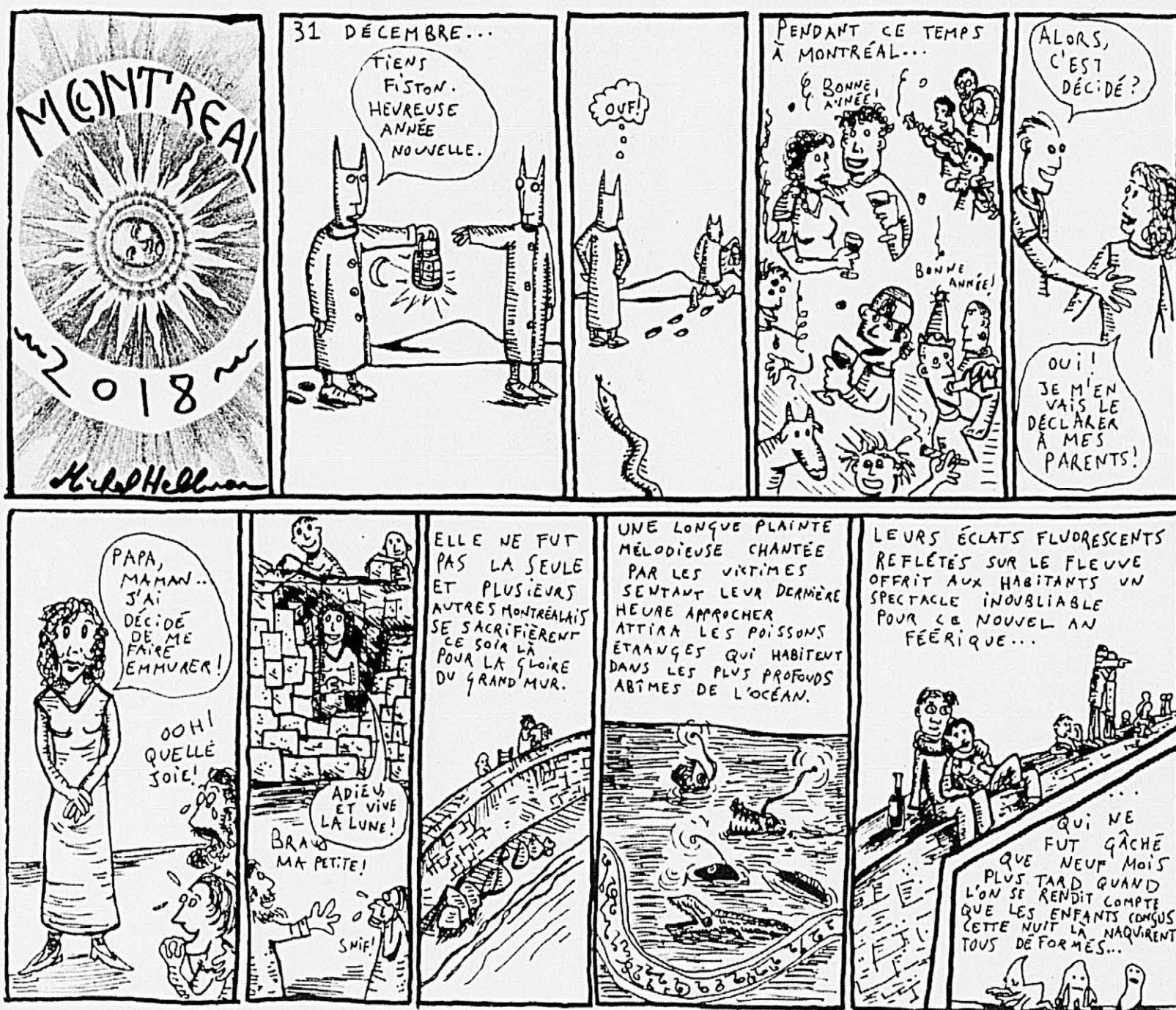
nouvelles techniques de naissances, puisqu'il a participé à de nombreux travaux qui ont révolutionné les naissances au XXème siècle. De plus, il y 25 ans, il a, avec son frère, réalisé le premier transfert d'un

embryon humain d'une femme à une autre. Son but n'est pas d'après ce qu'il a dit de modifier le patrimoine génétique humain, mais juste de laisser les parents qui ne peuvent pas avoir d'enfant à cause de problèmes de stérilité, en avoir un qui ressemble exactement à ce qu'ils veulent. Dans sa

clinique les couples stériles peuvent déjà choisir les parents biologiques de leur futur enfant sur des critères physiologiques ou raciaux. Mais moins d'un an après l'annonce de la naissance de Dolly, le premier mammifère jamais cloné, les médecins tentent de modifier les gènes des agneaux. Combien de temps cela prendra-t-il avant que quelqu'un tente de modifier les humains ?

Il faut trouver une définition légale de ce qu'est un humain avant qu'il ne soit trop tard

Ainsi ces deux travaux soulèvent une question d'éthique : jusqu'à quel point un agneau avec des gènes humains est un agneau et non un homme ? Bien-sûr personne ne va déclarer que Polly et Molly sont des humains, mais après, quand les médecins auront ajouté de plus en plus de gènes aux animaux ou ajouté des gènes animaux aux humains, qui sera capable de faire la différence ? Nous devons instamment définir ce qu'est « légalement parlant » un être humain et ce qui ne l'est pas...





Alain Bérubé

PROGRAMME DES MONITEURS DE LANGUES OFFICIELLES



Geneviève Mayers

L'an dernier, Alain, Geneviève et Caroline ont, comme des centaines de jeunes Québécoises et Québécois, vécu une expérience inoubliable: ils ont eu la chance unique de participer au Programme des moniteurs de langues officielles. En donnant un coup de pouce à un enseignant ou à une enseignante, ils ont contribué à faire connaître la réalité québécoise à des jeunes d'autres provinces, tout en découvrant eux-mêmes une autre culture.



Caroline Dubois

Pour participer au Programme en 1998-1999, il faut s'y inscrire au plus tard le 15 février 1998. Pour obtenir plus de détails sur le Programme, il suffit de s'adresser:

- à la personne responsable de l'aide financière aux étudiants dans son établissement d'enseignement;
- aux directions régionales du ministère de l'Éducation;
- au ministère de l'Éducation
Aide financière aux études
1035, rue De La Chevrotière
Québec (Québec) G1R 5A5
Tél.: (418) 643-3750.

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Éducation

Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Council des ministres
de l'Éducation et de la
Culture

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiants et employés de McGill (avec carte): \$4.65 par jour, \$4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.90 par jour, \$4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

LOGEMENT

Apts to rent - 1½, 2½, 3½. Heated, hot water, renovated, painted. Fridge, stove included. Situated across from de l'Eglise Metro station. Call 761-0808.

AIDE DEMANDÉE

Earn \$100-\$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828. WWW.BARTENDING.COM

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP,
contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le
Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

Travel-Teach English: 5 day/40hr (Feb. 25-Mar.1) TESOL teacher certification course (or by correspondence). 1,000's of jobs available NOW. FREE information package, toll free 1-888-270-2941.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/ week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

À VENDRE

Daytona Beach Florida Spring Break 1998.
\$289 February 20-March 1. 7 nights. Daily Pool-deck Parties, beach activities. Fun, Sun, Party-time! 392-9789.

P E R S O N A L

Are you willing to become an egg donor for an infertile couple desperate to have a baby? All expenses paid. If you are 21+, please call Linda at 514-849-1329.

COURS/ÉDUCATION

Art Courses

Pottery, sculpture, painting, drawing, live model, free studio time. 460 St. Catherine W. #502 Metro McGill 879-9694.

Come and Practice your French with Francophones. Bilingual Club Half and Half. Tel. 465-9128.

LE DAILY

publicité
398-6790

DEP
1911



MBA INTERNATIONAL

VOUS AVEZ LA VOLONTÉ
DE FRANCHIR UNE ÉTAPE DÉCISIVE
DANS VOTRE CARRIÈRE ?

"I am presently enrolled in the one-year International MBA program of the University of Ottawa. In a period of twelve months, I have the opportunity to focus on the international scope of business in a bilingual program. The practically-oriented projects, the fourth month internship in an international context and the cultural interchange among the international participants enhance this unique learning experience."



Nicole Di Marco
IMBA 1997-1998
Diploma in Applied Management,
McGill University, 1997

MBA international
Faculté d'administration
Université d'Ottawa
136 Jean-Jacques Lussier
K1N 6N5
tél. (613) 562-5821
téléc. (613) 562-5167



WWW.IMBA.UOTTAWA.CA

Portes ouvertes

Pour les personnes intéressées à étudier à l'Université Laval

Le dimanche 1^{er} février 1998 de 11 h à 16 h

Pour faire votre demande d'admission, n'oubliez pas d'apporter
relevé officiel de notes - certificat de naissance - ouverture de dossier (30 \$)

www.ulaval.ca

UNIVERSITÉ
LAVAL

LE SAVOIR DU MONDE
PASSE PAR ICI

Disciplines

Arts plastiques - Enseignement des arts plastiques - Graphisme
Architecture

En ville

La Fabrique - 55, boul. Charest - Stationnement rue Sainte-Hélène
Séminaire de Québec - Côte de la Fabrique - Stationnement rue des Remparts

Lieux de rendez-vous

Sur le campus

Administration Palais-Prince
Aménagement et développement - Philosophie - Sciences religieuses - Théologie Félix-Antoine-Savard
Bioalimentaire - Consommation - Génie agroalimentaire - Sciences infirmières Paul-Comtois
Anthropologie - Archéologie - Archivistique - Cinéma - Création littéraire - Droit - Économie -
Enseignement des langues - Ethnologie - Études anciennes - Géographie - Gérontologie - Histoire -
Histoire de l'art - Langues - Linguistique - Littératures - Muséologie - Psychologie - Rédaction technique -
Relations industrielles - Science politique - Service social - Sociologie - Théâtre - Traduction Charles-De Koninck
Communication publique - Éducation musicale - Géomatique - Journalisme - Musique Louis-Jacques-Casault
Éducation - Enseignement - Orientation Sciences de l'éducation
Éducation physique PEPS
Foresterie - Génie du bois Abitibi-Price
Ergothérapie - Kinésiologie - Médecine - Médecine dentaire - Pharmacie - Physiothérapie Ferdinand-Vandry
Génie - Sciences pures et appliquées Alexandre-Vachon
Information générale - Bureau du registraire - Études multidisciplinaires - Études supérieures -
Formation continue - Associations étudiantes - Services aux étudiants - Restauration Alphonse-Desjardins
et d'autres activités qui vous seront communiquées sur place

Cette semaine,
Patrick
se prend pour un columniste

Only in America

Seulement aux États-Unis pouvons-nous être témoins d'un déploiement médiatique aussi grandiose concernant un président et ses présumées (car aucune preuve formelle n'a été émise jusqu'à maintenant) aventures sexuelles. Ce spectacle pour le moins désolant se déverse même au niveau de la presse internationale qui donne priorité dans sa programmation aux histoires de couchette du chef d'état le plus puissant du monde. Mais pourquoi tout ce cirque? Parce que *sex sells* me répondez-vous. Sans doute.

Toujours est-il qu'il est peu probable que la libido gonflée de Clinton affecte négativement ses capacités à diriger adéquatement le pays ainsi que sa politique étrangère. Au contraire, un homme satisfait sexuellement ne peut qu'effectuer son travail avec plus d'aplomb. (c'est promis!). Pour ce qui est du choix de ses partenaires, ce n'est pas d'affaire publique. Enfin, cessons de patauger dans l'imbécillité, pour l'instant du moins, et examinons la situation plus clairement.

Ce sensationnalisme rampant et agressant nous détourne de l'enjeu principal des récents scandales présidentiels, et de ce pourquoi Clinton serait amené devant les tribunaux d'abord et avant tout. Ce n'est pas le mauvais goût de Clinton en matière de conquêtes féminines qui choque les principaux observateurs (quoique!) ni même son petit côté hypocrite lorsqu'il se trimbale souriant aux côtés de son épouse Hillary. C'est plutôt le fait que monsieur le président aurait parjuré en obligeant Monica Lewinski (cette pauvre et innocente petite stagiaire de la maison blanche!?) à mentir dans sa déclaration sous serment. Pour des raisons évidentes, un président ne peut posséder de dossier criminel. Pour ce qui est de commettre l'adultère, cette question demeure délicate.

Peut importe comment on la nomme, *Zippergate* pour les Américains ou *Waterbraguette* pour les Français, cette histoire a déjà fait couler beaucoup d'encre et n'est pas sur le point de s'estomper de sitôt. Aux États-

Unis, la présidence est une institution sacrée et elle demeure aux yeux de plusieurs Américains la plus « pure » de leur chère démocratie. Malgré tout, depuis le scandale entourant Nixon dans les années 70, le chef exécutif a perdu de son imperméabilité. Sans doute est-ce un argument pour expliquer l'acharnement des journalistes à découvrir de juteuses histoires concernant la présidence.

Mais qu'est-il advenu de cette Amérique si vertueuse et si combien prometteuse du 18^{ième} siècle? Cette question nous laisse perplexe car encore aujourd'hui, nous acceptons ce penchant puritain de l'idéologie américaine. En effet, le paradoxe de cette société est que puritanisme et voyeurisme se côtoient chaque jour. Ce sont sûrement les immigrants puritains qui débarquèrent du *Mayflower* au 17^{ième} siècle qui seraient les premiers offensés par cette Amérique contemporaine.

Pour les Québécois qui suivent de près ou de loin l'actualité américaine, la recherche de scandales chez nos voisins du sud fait autant partie de leurs moeurs que nos interminables débats constitutionnels. O.J. Simpson et Stéphane Dion pourraient être mis dans le même panier en considérant qu'ils ont occupé beaucoup de temps d'antenne sur les réseaux d'informations, et cela, malgré la divergence au niveau du sujet. Pour les médias, la politique, l'économie, la société (y compris le sexe) sont tous des domaines susceptibles de faire les manchettes pourvu qu'ils attirent des téléspectateurs.

De toute façon, nous pouvons dormir tranquille car notre premier ministre bien aimé, Jean Chrétien, est sans aucun doute à l'abri d'un tel scandale (je me demande bien pourquoi?). En conclusion, je vous laisse sur ce commentaire de Jay Leno: « Seul Bill Clinton est en mesure de camoufler un scandale sexuel par une autre histoire de cul. ». Vive le déclin de l'empire Américain!

PATRICK PRIMEAU

50^{ème} anniversaire du Fleurdelisé

Il y a un temps pour fêter

MAUDE LAPARÉ

Le 21 janvier 1948, l'édifice du parlement de Québec arborait pour la première fois le fleurdelisé: la province venait de se doter d'un drapeau. La semaine dernière, Québec célébrait donc le cinquantième anniversaire de ce dernier en voulant faire du 21 janvier la journée officielle du drapeau québécois. Anniversaire qui, pourtant, est presque passé sous silence.

Pour l'occasion, on avait certes prévu des célébrations, histoire de raviver un peu les sentiments nationalistes des Québécois. Cependant, par respect pour les sinistrés et pour la crise que le Québec traverse actuellement, le gouvernement a choisi de reporter à une date ultérieure les commémorations qui devaient souligner l'événement. C'est donc le 9 mars 1998 que les Québécois célébreront l'anniversaire de leur étendard.

Ce décalage des célébrations, bien qu'il se fonde sur un motif légitime, louable même, soulève toutefois deux questions majeures. Tout d'abord, on peut s'interroger sur la réelle teneur du nationalisme et du patriotisme

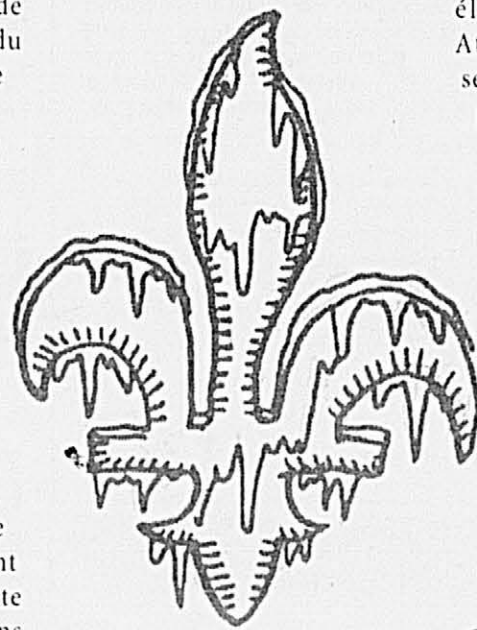
dans cette histoire de drapeau. En effet, il est compréhensible qu'un peuple puisse vouloir célébrer son drapeau en une occasion spéciale, comme la fête

même

crise sera réglée, plutôt que de les reporter au 24 juin ou de les annuler tout simplement, le gouvernement a choisi la date (stratégique?) du 9 mars. Or, cela coïncide avec les rumeurs selon lesquelles il y aurait des élections au printemps. Attendre jusqu'en juin, ce serait pour le gouvernement péquiste laisser passer le coche et rater une trop belle occasion de mousser son option politique.

D'ailleurs, on a vu avec l'érection du monument au Général de Gaulle que le gouvernement aime bien ces petites manifestations partisans.

Quelle que soit la position dans laquelle on se place, il semble donc que le cinquantenaire du drapeau québécois soit davantage un prétexte pour susciter des appuis politiques qu'une célébration au cœur même des préoccupations nationalistes québécoises. Au fond, si on ne pouvait pas, vu les circonstances, souligner l'anniversaire du fleurdelisé, peut-être aurait-il fallu laisser simplement tomber les célébrations.



où le jour d'inauguration de celui-ci. Néanmoins, il devient tout à fait absurde de déplacer ces fêtes à des dates arbitraires. On ne fête pas un pays par simple envie de faire la fête. Le nationalisme devient alors plaqué, arbitraire.

Par ailleurs, le choix de la date du 9 mars semble on ne peut plus politique. En effet, plutôt que de reporter les commémorations dès que la

SOIF DE GRANDS ESPACES?

Besoin d'aérer vos esprits?

Prenez la route qui mène au Daily français!

Prochaine réunion aujourd'hui même au B-03 du Shatner

